

CHAUNU, Pierre, *Histoire, science sociale; la durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*. Paris, S.E.D.E.S., 1974. 437 p.

Claude Morin

Volume 31, Number 1, juin 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303587ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303587ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Morin, C. (1977). Review of [CHAUNU, Pierre, *Histoire, science sociale; la durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*. Paris, S.E.D.E.S., 1974. 437 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 31(1), 89–92. <https://doi.org/10.7202/303587ar>

CHAUNU, Pierre, *Histoire, science sociale; la durée, l'espace et l'homme à l'époque moderne*. Paris S.E.D.E.S., 1974, 437 p.

Il y a peu, Pierre Chaunu avait coutume, bon an, mal an, de nous livrer un livre. Cela nous avait valu une douzaine d'ouvrages, plusieurs collaborations et plus d'une centaine d'articles. Or voici que son rythme de pro-

duction s'est brusquement et singulièrement accéléré. Et pour qui a suivi de près, parce qu'américaniste et généraliste passionné par la démographie du passé, le flot de son œuvre, *Histoire, Science sociale* paraît constituer un tournant: l'histoire est désormais mise au service d'un combat que Chauvin a engagé contre les tenants d'une croissance zéro et les partisans de l'avortement. Ce livre constitue un bilan en même temps qu'il marque une transition. En dépit des risques qu'entraîne toute réflexion sur une œuvre en cours, du vivant de son auteur, une lecture «archéologique» distinguerait trois niveaux: au quantitatif économique, dominé par l'espace, fort matérialiste, s'est superposé vers 1965 un sériel démographique, très tôt à l'écoute des mentalités, auquel s'est greffée depuis peu une dimension polémique quand l'historien, devenu croisé de la vie, est parti rompre des lances avec les malthusiens de tous poils qui mènent l'Occident au «suicide». Ses quatre derniers ouvrages confirment ce virage sans que ne soient reniés ses emballlements antérieurs; l'œuvre ancienne est plutôt appelée à soutenir la cause. Qui dira ensuite que l'histoire ne peut être qu'objet de contemplation?

L'enjeu est posé dès l'envol: l'«appréhension» et la «mobilisation du passé au service du présent et d'une meilleure prospective» exige de «prendre en compte une longue durée» au moyen de «l'histoire sérielle» en vue de «l'aménagement nécessaire de la croissance» respectueuse d'une «transmission de l'héritage» inséparable d'une «multiplication des cerveaux et des moyens» (p. 11-13). Nous voilà engagés d'entrée de jeu dans une argumentation populationniste dont l'auteur ne démordra point. Trois plans successifs modulent l'exposé. «La durée» (en laquelle se résume l'histoire pour qui privilégie la transmission et la conservation de l'acquis) met en perspective longue la constitution, au XIV^e siècle, d'un «monde plein» dans la Chrétienté latine, forte par sa densité (plus de 40 habitants par km²) comme par l'écriture qui véhicule l'héritage antique. «L'espace» enserme les conditions du «désenclavement planétaire des univers-temps» au XVI^e siècle au profit du monde plein, condamné à manquer d'espace, porteur d'un «message universel», la croissance, sorte d'éthique jaillie du «coude à coude d'une présence humaine chaude, contraignante, intelligente, hors laquelle point de salut» (p. 218). «L'homme», c'est l'ébauche d'une anthropologie culturelle à propos des composantes d'un système de civilisation, coextensif du monde plein entre les XIV^e et XIX^e siècles, et bâti sur le modèle d'austérité sous-jacent au mariage tardif qui, combiné au célibat féminin, aboutit à la mise hors circuit de 40 à 60% du potentiel reproducteur et favorise la généralisation de la famille mononucléaire, matrimoniale. Tout se tient dans ce schéma d'explication qui fait du progrès démographique le moteur des autres croissances. Ainsi peut-on lire dans un passage significatif: «C'est la multiplication des hommes par cinq, de 1800 à 1960, qui rend intelligent et qui permet la croissance économique, à un rythme accéléré.» (p. 94) Rien sur les processus d'accumulation, les transferts, l'échange inégal, l'impérialisme!

Que cache ce démographisme à outrance ? Chaunu parle des changements intervenus au cours de la dernière décennie comme d'une « apostasie générale », d'un « abandon », hors des « lignes les plus profondes d'une continuité vectorielle » (p. 76). Appliqué à l'Église, ce jugement vaut dans son esprit pour les multiples « crises » qu'il identifie, toutes reliées au refus de la vie. Au malthusianisme hédoniste de notre temps, agent de décadence, il oppose le malthusianisme ascétique du monde plein, « à l'origine de tous les gains de qualité » ; la continence, par l'agressivité qu'elle suscite, serait un ferment de créativité ; cette réaction originale à la croissance démographique et au surpeuplement relatif expliquerait l'avance technique, économique et politique de l'Europe occidentale et justifierait sa domination sur les autres univers-îles. Ennemi du plaisir et apôtre du travail, l'auteur dénonce les effets paralysants d'une « civilisation de loisirs » en Amérique précolombienne. Son européo-centrisme qu'il proclame « scientifique », maintes fois manifeste (p. 74, 101, 169, 217, etc.), lui fait condamner des expériences étrangères au patrimoine européen. L'intégrisme moral et le racisme savant rejoignent le conservatisme politique. La révolution française est réduite à un « événement », à un « épisode mineur », alors qu'elle paraît à la fois être l'aboutissement et l'amplificateur des mutations mentales à fortes incidences contraceptives. Le « succès des conceptualisations de Rostow » (l'économiste du génocide au Vietnam comme M. Friedman le sera pour le cône sud) est salué au passage. En fait, l'historien s'efforce de légitimer un populationnisme européen en appelant à la revanche des berceaux contre la menace qu'une démission démographique (baptisée « peste blanche » dans un dernier ouvrage) fait courir à l'Occident. La défense de l'Europe occidentale passe par une remise à flot d'un système de civilisation qui lui avait assuré croissance et prédominance.

Chacun jugera de la pertinence de la thèse politique jamais énoncée comme telle, mais omniprésente par transparence en dépit de l'apolitisme apparent de ce livre, silencieux sur les rapports de pouvoir, sur les luttes. Que faut-il penser du modèle du monde plein et de ses implications ? Il comporte à coup sûr des failles. Le désenclavement ne débute point au sommet de la vague, mais au terme d'une période de crises, et l'opération est lancée depuis les marges du « monde plein ». La croissance se réaliserait en l'absence d'une augmentation durable des rendements agricoles, ce qui permet de douter du surpeuplement relatif, d'ailleurs nié pour la France de Louis XIV, y compris pour le Bassin parisien. P. Chaunu repère le mariage tardif dès le XIII^e siècle, alors que les documents ne le débusquent qu'aux XVI^e et XVII^e siècles. D'autres travaux, comme ceux de J.-L. Flandrin, révèlent que le célibat prolongé pouvait s'accompagner de pratiques sexuelles fort distantes de cette ascèse collective, si prisée par l'auteur pour ses effets stimulants. Ici comme ailleurs, Chaunu brode à l'emporte-pièce sur des hypothèses trop vite transformées en évidences.

N'empêche que ce livre plaira à nombre de lecteurs. Sa foi dans la quantification et dans sa capacité à fonder l'objectivité de l'histoire (pas

de « connaissance scientifique » sans « appareil mathématique ») confortera les historiens pour qui la quantification représente plus qu'un simple outil. Un positivisme subtil à dominante quantitativiste corrode désormais l'histoire. Comment, par ailleurs, ne pas applaudir à l'effort de formalisation qui sous-tend l'ouvrage ? À plusieurs reprises Chaunu s'emploie à dégager de l'observation historique des lois touchant la conjoncture économique (pp. 65-66), les communications (pp. 188-193, 274-284), la démographie (pp. 298-305). Sa théorie des cercles de communication, probablement inspirée de von Thünen, a de quoi séduire : du cercle 1 (d'un rayon de 5 km) au cercle 4 (économie-monde), l'intensité des communications au sens large passe de 90% à 0,1% ; la distance commanderait les options fondamentales de l'économie coloniale en raison du « poids moteur » que seul l'agrandissement du navire permet de réduire proportionnellement au tonnage. L'inclusion de nombreux graphiques et cartes sera également bien accueillie par les enseignants.

L'essentiel est peut-être ailleurs. Ce livre constitue le condensé d'une œuvre qui déborde désormais les 20,000 pages — l'auteur aime à le répéter — et dont la valeur première n'est ni la concision ni la clarté. Il nous découvre un historien fort imprégné du présent, hanté par la mort (d'où cette valorisation de la vie) et qui sent une civilisation courir au suicide. Doué d'une érudition remarquable qu'il harnache à des problèmes de fond, convaincu, voire obstiné, l'esprit en constante effervescence, Chaunu ne laisse jamais indifférent. Il est toujours stimulant de le lire en raison des innovations téméraires, des formules-chocs, des emprunts habiles qui émailent un texte à l'air inachevé, livré dans la brutalité de son premier jet. Mais il convient de garder ses distances vis-à-vis des assertions trop faiblement étayées, trop vite prises au sérieux, et certains partis pris indéfendables. Qui souscrira par exemple à ces propos hégéliens : « c'est la mentalité qui commande le système économique, le mental qui commande le mode de production bien plus encore que le mode de production ne commande le mental » (p. 119) ; ou, encore : « l'économique lui-même dépend pour l'essentiel du social, du psychologique et du culturel » (p. 213) ? Ce déterminisme idéaliste est aussi mystificateur, sinon plus, que l'autre qu'il entend prendre à revers. Sans doute est-il heureux que le prix de l'ouvrage le mette hors de portée des étudiants auxquels il s'adresse.